



HAL
open science

La traversée du visible

Patricia Signorile

► **To cite this version:**

| Patricia Signorile. La traversée du visible. La traversée du visible, A paraître. hal-03163549

HAL Id: hal-03163549

<https://hal.science/hal-03163549>

Submitted on 9 Mar 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

À propos des photographies de Robert Loï ou *La traversée du visible*.

Par Patricia Signorile

1. Des habitants dépossédés de leur possibilité d'habiter la ville

Avec la majorité de la population mondiale qui habite en ville, celle-ci est un lieu de vie structuré par une architecture devenue décor d'une mise en scène. Les flux, les rythmes, la frénésie qui l'animent ne peuvent que fasciner les photographes. Robert Loï ne déroge pas à cette attraction et à celle du cadrage, opération créatrice par soustraction d'instant vécus. Le cadrage est ce moment de composition où l'œil du photographe anticipe les limites matérielles de l'image et s'en sert comme principe structurant, il construit l'image à venir. Ces cadrages sont variés et posent la question du point de vue du photographe. Comment se positionne-t-il ? En observateur détaché du flux ou à l'intérieur de ce dernier ? Acteur participant au flux ou à contre-courant ? Comment apprivoise-t-il cet espace, ce temps, ces signes, ces corps ?

Robert Loï a choisi de questionner les individus de la ville contemporaine, dans leur pratique quotidienne des flux, des rencontres, des signes, des aléas, des espaces publics tout en proposant un mode de fonctionnement différent. Lui, a choisi de se perdre en ville, d'errer, de chercher la désorientation dans l'orientation des signes. Muni d'un appareil léger extension de son œil, il rend ainsi

compte du mouvement de la ville, de la foule, des flux, des solitudes. Il montre aussi la rationalité du déplacement et l'uniformisation des espaces. En effet, si la ville est un lieu de déplacement, de transit, ceux-ci ne sont pourtant pas laissés au hasard. Le citoyen ne va pas n'importe où, ni n'importe comment. Feux rouges, panneaux, signalisations diverses, sont autant de points de repère pour ne pas perdre le promeneur. Les trajets sont dirigés, « ordonnés », les signalisations sont des injonctions qui proposent et imposent un vocabulaire commun au déplacement, quel que soit le lieu.

Formes, couleurs, typographies, messages, uniformisation des signes et des espaces, fabriquent des lieux publics qui ne se distinguent plus que par leur utilité, sans aucune spécificité. Des « non-lieux » comme les nomme Marc Augé, des « nespaces », stations de métro, voies de tramways, en sont des exemples flagrants. Mais cette hyper-rationalisation de l'espace et de son balisage n'est-elle pas elle-même source de malaise plus que d'orientation ? C'est ce malaise que veut transcrire Robert Loï.

2. La photographie comme instrument de connaissance et de mémoire collective

Ce qui est en jeu dans le travail photographique de Robert Loï, c'est aussi la genèse d'un regard moderne sur la ville, la mise au jour des conditions à partir desquelles la ville est habitable. À travers ses images, le photographe cherche à définir ce que pourrait être une compétence à partir de laquelle l'habitant des grandes villes prendrait conscience de son rôle dans le processus de production économique,

social, politique. En ce sens, la modernité est indissociable de la manière dont la ville est ressaisie dans la réflexivité d'une expérience. Celle-ci est celle du citadin. Dans son essai de 1903, *Les grandes villes et la vie de l'esprit*, Simmel définit la métropole comme le lieu privilégié d'une transformation du sensorium individuel. Selon lui, la condition métropolitaine se caractérise principalement par une « intensification de la stimulation nerveuse, qui résulte du changement rapide et ininterrompu des impressions externes et internes »¹.

Peter Behrens, l'architecte co-fondateur du *Deutscher Werkbund*, déclarait en 1908 : « la Grande Ville est devenue aujourd'hui un facteur de la vie culturelle, scientifique et économique, que l'on ne peut simplement ignorer ; à partir d'elle s'est développé un type de vie qui existe et donc est entré dans l'histoire »². À la même période, Eugène Atget dans ses photographies, qui sont des regards sur la ville, a traqué la mémoire en voie de disparition d'une ville dont le triptyque est lié à la construction, à la démolition puis à la reconstruction. Désormais, comme l'écrivait Paul Valéry, « chaque grande ville est (semblable à) une immense maison de jeux »³. Aujourd'hui des photographies de David Cousin-Marsy dans la série *Les villes invisibles*, cherchent à tenter une échappatoire face à la transformation et la perte de sens des lieux de vies. Michael Serfaty sonde également le langage des villes. Robert Loï, comme ces autres photographes contemporains, s'intéresse à la façon dont les mutations de l'environnement urbain actuel affectent la perception et l'expérience du citadin et transforment le sensorium humain. Mais, pour lui, le verre, le béton armé, l'acier, la multiplication des signaux lumineux et sonores, soumettent l'individu à des stimulations sensibles et font de la métropole un milieu dans lequel dominant la rapidité, la

désorientation et la fragmentation des impressions. Le citoyen est soumis à de multiples chocs engendrés par l'environnement urbain. Ceux-ci, à terme, ne peuvent que modifier profondément le psychisme des individus, créant une mentalité typiquement urbaine et caractéristique de la modernité. Ces traits marquants sont la propension à l'individualisation, à l'intellectualisation et à la rationalisation des rapports sociaux. Simmel les analysait déjà, comme une « protection de la vie subjective contre la violence de la grande ville ».

Cependant, la grande ville ne s'inscrit pas uniquement dans l'idéologie de la société rationnelle et désenchantée, mais également, dans celle de la production des mythes et des fantasmagories modernes résultant d'un effet de saturation du sensorium. Désormais, il semblerait d'après Rem Koolhaas que le nouveau modèle soit celui de « La ville générique » soit « la ville libérée de l'asservissement au centre, débarrassée de la camisole de force de l'identité. La Ville générique rompt avec le cycle destructeur de la dépendance : elle n'est rien d'autre que le reflet des nécessités du moment et des capacités présentes. C'est la ville sans histoire. » Robert Loï fait assister à cette mutation à travers ses images.

Pour autant, aujourd'hui l'« habiter » citoyen peut-il être entendu dans un sens proche de celui utilisé par Heidegger pour décrire une certaine présence au monde ? Il existe une relation ontologique entre les hommes et l'espace qu'ils occupent. L'habitat doit se limiter aux exigences naturelles. Si le travail correspond au processus biologique par lequel le corps assure sa survie en consommant ce qu'il produit, en revanche l'habitat est pris dans le cycle de la vie et n'a pas de réalité

spécifique. Il lie l'individu à son propre corps sans l'intermédiaire d'un monde. Sous cette forme, habiter signifie mettre son corps en sûreté quelque part. Habiter ne consiste plus seulement à occuper la Terre mais à fabriquer un monde. Cette existence est relative à l'espace entre les hommes ce en quoi, l'action est spécifiquement politique. Comme l'action ne produit pas un monde d'objets, l'habitat ne peut avoir qu'un sens métaphorique et général : habiter signifie participer au monde commun, lequel constitue un horizon pour la reconnaissance de nos actes et de nos paroles.

La ville contemporaine est associée - comme celle du passé - à l'émergence de la notion de sujet et du questionnement sur celui-ci. Elle produit des opérations mentales qui sont celles de l'inconscient. En elle se télescopent le passé, le présent et, parfois, le futur. Les mutations économiques ont laissé des plaies ouvertes, béantes, des friches, tandis que les crises démographiques des dernières années ont légué à la modernité des espaces dortoirs qui matérialisent, sur des cartes et des espaces, ce qui reste de la notion de classe sociale. La cité, telle que la photographie Robert Loï avec une multiplication fragmentaire de signes, de sens, d'attitudes, de postures, de regards, de « nespaces », pose la question essentielle de la place de l'humanité dans l'espace urbain.

1. Georg Simmel, «Les grandes villes et la vie de l'esprit», in Philosophie de la modernité, Payot, Paris, 2005, p. 234.
2. Cité par Philippe Simay, Walter benjamin d'une ville à l'autre, L'éclat, Paris, p. 8.
3. Œ. II, Regards sur le monde actuel, p.1008.

